Nuancer, est-ce douter ?

Interprétation et scepticisme

Marian Hobson

Queen Mary University of London

À la mémoire de Khaled al Assaad,
archéologue, assassiné en 2015 à Palmyre

Résumé : Tout dépôt de mémoire, que ce soit objet, livre, collection de textes, semble se présenter comme un acte de mémoire, une remémoration, à laquelle on peut se fier. Pourtant pareil dépôt s'ouvre à l'interprétation et à la possibilité de significations multiples. Les recueils érudits du XVIII^{e} siècle – dictionnaires, encyclopédies, mémoires se laissent infiltrer par des doutes, qui font trembler la certitude qu'ils paraissent étaler. Diderot lui-même dit à propos du scepticisme ancien : « Il n'y a aucun caractère de vrai et de faux : il n'y a que la pratique ». C'est sans doute aller trop loin, si l'on veut décrire tous ses écrits, car il a tout de même édité une *Encyclopédie* pleine d'articles d'information. Mais la construction d'une œuvre comme le style sont chez lui ouvertes à des modifications constantes et à des possibilités de lecture ironiques : il s'avance et s'esquive constamment. Derrida parmi les modernes semble avoir fait sien ce même encouragement à la nuance.

Mots-clés : Diderot, Derrida, Jean-Claude Bourdin, scepticisme, interprétation, ironie, style.

1 Le trouble de la variation

Nous ne sommes pas propriétaires de la langue dans laquelle nous nous exprimons, nous n'y vivons qu'en locataires, location que nous partageons avec bien d'autres, dont nous devons respecter les usages linguistiques, les particularités expressives. Interpréter une phrase, chercher sa signification ou la nuancer, implique que nous nous trouvons comme devant une séparation entre la matière phonique ou écrite et le sens ou parfois le profit, que nous espérons en tirer. Expérience pourtant banale pour tout le monde et dans toute situation locutoire, elle peut néanmoins prendre la forme d'une espèce de bégaiement entre l'ici qui nous est présent et le là-bas, qui est ailleurs ou à venir. Car ce vague pressentiment de la précarité de notre état injecte le doute dans ce que nous entendons. Mais devant ce flou perceptif une autre réaction que l'hésitation

est possible : que nous nous raidissions, que nous nous refusions à tout ce qui incurve la signification de ce qu'on nous dit, de ce que nous disons. Livrés à une sourde inquiétude, nous tentons de rejeter cette fragilité qui nous relativise dans et par le temps et l'espace ; d'où la fascination qu'exercent la répétition, le recours à la récitation propre aux actes religieux, qui tente de rendre immobile ce qui ne peut l'être ; d'où le soin d'éviter toute variation. Ce qui équivaut à un refus de l'interprétation ; c'est insister sur le même et repousser son double.

Néanmoins, répéter des phrases, fût-ce dans un temps ou dans un lieu différent, à plus forte raison dans une langue différente, ne serait-ce qu'en voulant les réaffirmer ou les raffermir, c'est introduire un déplacement ou un décalage [1]. Inévitablement, c'est exposer ces phrases à un certain hasard, celui des interprétations, car le double du même n'est pas l'identique. Lorsqu'on le constate, un glissement anxiogène se produit : si l'on ne peut éviter de gloser, quelle interprétation est donc la bonne, la plus orthodoxe, la plus susceptible de stabilisation ? Voilà la faille par laquelle le doute s'insère. Doit-on reconnaître la multiplicité des significations ou est-on obligé d'en adopter une et une seule ? En s'attaquant aux lieux de mémoire (je pense aux destructions non seulement sur le site de Palmyre, mais également de tombeaux de saints islamiques), Daech s'en prend à tout ce qui a pu servir de *mémorial* et donc à tout ce qui a pu demander une *médiation ou une interprétation* (je pense ici à la destruction de la bibliothèque de Tombouctou). Daech s'est attaqué en fait moins à des « idoles » qu'à des monuments-témoins, à tout ce qui trahit non une scission radicale imposée par un mouvement idéologique, mais la variation onduleuse naturelle à la différence historique ou géographique. Il s'en est pris à tout ce qui en appellerait à l'interprétation et mènerait à reconnaître le caractère fondamentalement mouvant, bariolé et toujours à compléter de la vérité [2]. C'est ainsi que dans l'histoire d'une culture, interprétation et scepticisme se donnent souvent la main et opèrent souvent en complices, comme Montaigne l'a montré en long et en large.

2 Interprétation mortifère : délire I

Action de deuxième degré, l'interprétation crée dans les acquis du premier degré comme une fissure, où peuvent s'infiltrer différence et insécurité. Lorsque le doute est exacerbé, il se mue en scepticisme. Dès le XVIII^{e} siècle, avec une culture d'imprimés qui fleurit, où les écrits de toutes tailles pullulent, interprétation et scepticisme se provoquent mutuellement. Et s'associent parfois à la mort.

À la fin de cette période, en 1856, un exemple de cet héritage difficile se manifeste dans une expression lourde d'implications qu'emprunte un géologue écossais, avant de se suicider. L'interprétation du « témoignage des rochers » menée depuis deux siècles déjà (en fait, depuis bien avant) lui confirme que l'histoire de la terre n'est pas réductible aux 6000 ans des commentateurs de la Bible. Hugh Miller (1802-1856) est un personnage attachant et tragique : maçon, autodidacte, poète, paléontologue, il accepte que la terre est en fait bien plus ancienne ; il fait plusieurs découvertes qui

1. C'est la question que pose Jorge Luis Borges dans *Pierre Menard, autor del Quijote*, 1939.
2. Ce qui n'implique nullement un relativisme quelconque et ne veut nullement dire qu'une déclaration ou proposition précise n'est pas plus vraie qu'une autre.

portent aujourd'hui son nom. Mais lorsque son *Testimony of the Rocks* est publié en 1857, les travaux de Wallace et de Darwin sont imminents [3]. Dans une expression qui limite et qui prévient à la fois, il conseille : « Qu'il suffise au géologue d'interpréter correctement les chroniques de la création [4] ». Il est difficile de croire que son suicide, survenant peu après la correction des épreuves de son livre, n'ait aucun rapport avec les théories morphologiques, irréconciliables avec le texte biblique, qui sont en train de s'élaborer et auxquelles il avait lui-même contribué. L'interprétation serait ici comme celle qui, lors d'un procès, ébranlerait un témoignage ; pour Miller, le scepticisme, qui se niche dans un contexte tacite, c'est-à-dire les rochers de la science contemporaine – porterait sur la vérité littérale de la Bible et porte la mort.

3 Interprétation mortifère : délire II

Vingt-quatre siècles plus tôt, lors de la captivité des Israélites à Babylone, un mémorial répercuté par le texte biblique lui-même conduit à la folie et à la mort. Au milieu d'un banquet orgiaque et blasphématoire, une main fantastique trace sur le mur des mots que personne ne peut lire : *Mene, Mene, Tekel, Upharsin*. Daniel, prisonnier juif réputé comme mage, les interprète ainsi : « Dieu a compté les jours du royaume du roi Bélshasar, et en a fermé le compte ; Dieu a pesé le roi et l'a trouvé en faute ; et son royaume a été divisé et donné aux Mèdes et aux Perses » (Dn 5, 26-28) [5]. Or Daniel

3. Deux communications, l'une de Darwin et l'autre de Wallace, sont lues le 1er juillet 1858 à la *Linnean Society* de Londres ; à leur publication, la lettre qui les présente remarque : « The gentleman having independently and unknown to one another conceived the very same ingenious theory to account for the appearance and perpetuation of varieties and of specific forms on our planet », `https://wikipedia.org.wiki?/On_the_Tendency_of_Species_to_form_Varieties;_and_on_the_Perpetuation_of_Varieties_and_Species_by_Natural_Means_of_Selection` (consulté le 28/02/2018).

4. « Be it enough for the geologist, rightly to interpret *the record* of creation », *The Testimony of the Rocks*, 1857, Boston, Gould and Lincoln, p. 104 `http://ww.gutenberg.org/files/28248/28248-h/28248-h.htm`. Dans son *Address to the Reader*, douce et ferme à la fois, H.V. Miller écrit : « It will be seen that I adopt, in my Third and Fourth Lectures, that scheme of reconciliation between the Geologic and Mosaic Records which accepts the six days of creation as vastly extended periods ; and I have been reminded by a somewhat captious critic that I once held a very different view, and twitted with what he terms inconsistency. I certainly did once believe with Chalmers and with Buckland that the six days were simply natural days of twenty-four hours each ». Mais à l'époque où il écrit, il avance une conception moins statique du développement des formes : « We at least know generally, that with each succeeding period there appeared a more extensively useful and various vegetation than that which had gone before » (p. 78). Miller s'est donné la mort, une fois son livre terminé. Il aurait souffert d'épisodes psychotiques et aurait craint de blesser sa famille. Un site Web permet d'explorer sa vie : `http://www.hughmiller.org/hugh_miller_g.asp` (consulté le 18 février 2018). Le sous-titre de son livre, *Geology in its Bearings on the Two Theologies, Natural and Revealed*, révèle à son tour l'astuce intellectuelle en usage à l'époque pour accorder les deux chronologies, biblique et scientifique.

5. Devant l'effroi général et l'impossibilité de traduire cette phrase, la reine parle à Bélshasar de Daniel, que l'on fait venir : [Le roi parle] « Maintenant, les sages et les magiciens sont montés en face de moi pour lire cette écriture et me faire connaître son interprétation. Mais ils n'ont pu connaître l'interprétation du mot. J'ai entendu dire que tu peux interpréter les interprétations et délier des nœuds. Maintenant, si tu peux crier l'écriture et me faire connaître son interprétation, tu revêtiras la pourpre, tu porteras à ton cou le torque d'or et gouverneras le royaume en troisième. » [...] [Daniel lui répond, en dénonçant son père] Et toi, son fils, Bélshasar, tu n'as pas humilié ton cœur, bien que tu connaisses tout cela. Tu t'es exalté contre le Maître des ciels. Les vases de sa maison ont été apportés en face de toi. Toi, tes grands, tes femmes, tes concubines, vous y avez bu du vin ; vous avez célébré des Elohîms d'argent et d'or, de bronze, de fer, de bois, de pierre, qui ne voient tes voies, tu ne l'as pas magnifié. Alors la paume de la main a été envoyée de sa part, et elle a tracé cette écriture. Voici le tracé de cette écriture : Mené Mené, Teqél et Pharsîn. Voici l'interprétation du mot : Mené, ‹ mesure › ; Eloha a mesuré ton règne et y met fin. Teqél, ‹ pesé ›, tu as été pesé aux balances et trouvé perdant. Perés, ‹ partagé › ; ton règne a été partagé et donné aux Madaï et aux Paras. » [aux Mèdes et aux Perses] Alors Bélshasar ordonne de revêtir Daniél de pourpre, de lui mettre au cou le torque d'or, et de proclamer qu'il gouvernera son royaume en troisième. En cette nuit, Bélshasar, roi des Kasdîm, est tué. » Traduction André Chouraqui, Dn 5, 15-30 ; `http://nachouraqui.tripod.com/id65.htm` (consulté le 20 avril 2018). La reine, dans la grande poésie de la Bible de Wycliff, 1382-1398, parle ainsi :

articule sur chaque mot une double interprétation [6] : compter et terminer, peser et être en manque, diviser et donner au royaume de Perse.

Dans cette action de Daniel, *interpréter* participe de la magie : Daniel passe entre la langue qu'il sait lire et un deuxième sens que chaque mot semble pouvoir porter, à la fois une prédiction et une menace. Le tremblement et l'hésitation sont pour Bélshasar. Cette interprétation, qui provient de l'inspiration et du courage de Daniel, comporte une dénonciation et une prophétie, elle indique un avenir alors que, quelques milliers d'années plus tard, le géologue écossais Miller tente de comprendre ce qui forme l'histoire du passé. L'acte d'*interpréter* est une *médiation* qui porte ici chaque fois la mort. Mais s'il permet de flotter entre deux sens, c'est un mouvement impossible sans une *mémorialisation*, sans un acte de constitution, sans un dépôt de mémoire, ici une inscription, les mots d'épouvante qu'écrit le doigt – inscription au sens littéral, une objectivation de la condamnation divine.

4 Encyclopédies et monuments

Le dix-huitième siècle érige des monuments sous forme d'encyclopédie en guise de dictionnaire. C'est moins rassembler des articles permettant de louvoyer entre des définitions différentes, que compiler des informations et en construire des édifices érudits et solides, des « pour mémoire » en volumes multiples, souvent en in-folios et magnifiquement illustrés. Tout au long du siècle, de grandes entreprises scientifiques, celles des Bénédictins, des Encyclopédistes, des archéologues chargés des fouilles d'Herculanum, des érudits comme Buffon, et j'en passe, compilent leurs connaissances [7]. Non pour les passer à la loupe mais pour les implanter dans la mémoire culturelle et, également, pour les disséminer. Cinq énormes ouvrages rassemblent des informations bien plus qu'ils n'en font la critique ; ils les érigent en monuments. Et pourtant, un flou, un tremblement s'infiltrent dans ces sommes de connaissances, y semant la variation et parfois le doute. Les publications sur les fouilles d'Herculanum admettent de temps en temps des réserves sur la nature de ce qu'elles montrent dans leurs magnifiques gravures. Et l'*Encyclopédie*, nous le savons, fait entrer dans quelques articles, dont certains ont un titre plutôt anodin, des opinions que l'État et la religion vont dénoncer comme subversives. La tendance encyclopédique, si centrale pour le siècle, semble vouloir unifier dans un même temps et un même espace, celui des dictionnaires ou des encyclopédies, un peloton d'informations qui pourtant divergent. Comme semble l'avoir vu Daech, multiplicité engendre comparaison, parfois hésitation dans le doute,

« Nebuchadnezzar, thy father, made him prince of astronomers, of enchanters, of Chaldees, and of diviners by looking on altars. [Bélshasar fait appeler Daniel :] « And now wise men, astronomers, entered in my sight, to read this scripture, and to show to me the interpreting thereof ; and they might not say to me the understanding of this word. Certainly, I have heard of thee, that thou mayest interpret dark things, and unbind bounden things ; therefore if thou mayest read the scripture, and show to me the interpreting thereof, thou shalt be clothed in purple, and thou shalt have a golden band about thy neck, and thou shalt be the third prince in my realm ». [Daniel, avant d'interpréter : *Mene, Mene, Tekel, Upharsin*, répond :] « let thy gifts be to thyself and thy rewards to another ». *Wycliff's Bible*, Dn 5, 11-16.

6. `http://www.jewishencyclopedia.com/articles/10678-mene-mene-tekel-upharsin.`

7. Bernard de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, 1719-1724, Paris, 5 vol. (selon la façon de les relier). *Le Antiquità di Ercolano esposte,* 1757-1759, Naples, 8 vol. *Le Pittore antiche d'Ercolano e contorni incise con qualche spiegazione*, 1755-1792, Naples, 9 vol. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une société de gens de lettres,* [...], 1751-1765, Paris, 17 vol. + planches. Buffon, Georges Louis Leclerc de, *Histoire naturelle, générale et particulière* avec la description du Cabinet du Roy, 1749-1767, Paris, Imprimerie royale, 15 vol.

possibilité d'une médiation perverse. Il est loin d'être accidentel que trois des grands compilateurs de dictionnaires soient de grands sceptiques : Bayle, Chambers, Diderot [8].

Chambers est hanté dans la préface à sa *Cyclopœdia* de 1728 par le manque d'unité qui menace son ouvrage [9]. Quoique son dictionnaire soit à l'origine de l'*Encyclopédie* [10], l'éditeur de cette dernière, Diderot, s'est dit moins préoccupé par la fragmentation inhérente à la forme choisie qu'inquiet du peu de volumes que Chambers a produits : deux tomes, si gros soient-ils, peuvent-ils couvrir l'étendue de la connaissance moderne ? Et tout en louant Chambers, Diderot, en bon fils de coutelier, se plaint du peu de renseignements qu'on y trouve sur les arts mécaniques. L'ouvrage anglais avait remporté de grands succès et connu de multiples éditions. Donc, tant pour Chambers que pour les éditeurs de l'*Encyclopédie*, une grande masse de renseignements, une dépense énorme d'énergie, des frais d'édition considérables. Pour ce genre d'entreprise, il s'agirait moins d'interpréter ces renseignements que de les rassembler, de les cumuler.

Et pourtant. Il y avait bien des façons de mettre la puce à l'oreille du lecteur – de l'inciter à passer par-delà un cumul machinal d'informations présentées dans l'ordre très arbitraire de l'alphabet latin. Pour Chambers, malgré ce que ses contemporains savaient de son hétérodoxie comme de ses racines dans le non-conformisme, on le félicite de ce qu'il ne propage pas ses opinions personnelles [11]. Mais pour nous, à un autre moment de l'histoire, nous lisons sa *Cyclopœdia* moins pour nous informer sur les sujets traités (que nous croyons certainement mieux connaître) que pour interpréter. Or, interpréter implique ici tenir compte du flou, soupçonner [12].

Un exemple : l'article « Spinoza [13] » de Chambers, dans la deuxième édition de 1738, est bien plus développé que dans la première de 1728. Plus long, bien plus complexe – différence majeure –, il offre au lecteur des spéculations logiques et métaphysiques très fines sur ce que c'est que la consistance logique, lorsqu'on parle de la nature de Dieu. Dans l'édition de 1728, la doctrine de Spinoza était présentée comme contradictoire, puisqu'un Dieu qui sait tout ne peut affirmer et nier au même moment la même chose. Pourtant, à la fin de la préface de cette même édition on trouve une dédicace au tout. Or, Dieu ne pourrait à lui tout seul, former sans paradoxe « le tout » (to pan) et contenir au même moment le positif et le négatif. La version de l'article « Spinoza »

8. Faute d'espace, je laisserai Bayle de côté.

9. Il insiste sur le fait qu'une *Encyclopédie* est « dans une certaine mesure capable de l'avantage d'un discours continu ». Ephraim Chambers, *Cyclopœdia or, an universal dictionary of arts and sciences*, Londres, James and John Knapton [and others], Préface, p. i.

10. Malgré les travaux d'Arthur M. Wilson dans *Diderot ; sa vie et son œuvre* [1957-1972], trad. Gilles Chahine, Annette Lorenceau et Anne Villelaur, Paris, Laffont/Ramsay, 1985, les relations entre la *Cyclopœdia* et l'origine de l'*Encyclopédie* sont loin d'être claires et mériteraient des efforts renouvelés.

11. « Ce qu'on note avec le plus grand regret, c'est que ses sentiments religieux penchaient vers l'incroyance, quoiqu'on ait dit à sa décharge qu'il évitait de propager ses opinions, et on peut dire avec certitude qu'il ne les a pas introduites dans ses écrits », Alexander Chalmers, *The General Biographical Dictionary*, Londres, 1813. Ce qui est faux, on le verra (note 12).

12. S'il reste quelque incertitude autour des véritables opinions de Chambers, Richard Airey, son secrétaire entre 1728 and 1733, était bien connu « to many persons by the vivacity of his temper and conversation, and his bold avowal of the principles of infidelity » [à bien des personnes par la vivacité de son caractère, de sa conversation et son aveu hardi des principes d'infidélité], *The Universal Magazine*, January, 1785, p. 5.

13. Pour une étude de Spinoza exceptionnelle par son érudition et son originalité, voir Susan James, *Spinoza* on *Philosophy, Religion* and *Politics : the* Theologico-Political treatise, Oxford, Oxford University Press, 2012.

de 1738 développe ce problème de la nature de Dieu et en élabore la contradiction. Que serait un tout qui contiendrait Dieu ? Dieu peut-il tout contenir ? Contenir le même et son contraire ? On retrouvera cette difficulté chez Diderot. Comment cette différence entre les éditions de Chambers, ce surcroît d'audace étaient-ils perçus par les contemporains ? Et nous, comment devons-nous les lire ? Interpréter, pour nous les modernes, consiste à examiner, à relever, peut-être parfois trop vite, des vibrations qui émanent d'une résistance aux autorités, des signes de scepticisme.

Ces indices, ces invitations au scepticisme, c'était parfois le censeur même qui les montrait du doigt : lors de la parution d'une brochure de la Sorbonne qui dénonce en les résumant les passages suspects de l'*Encyclopédie*, le diariste Barbier confie à son journal que les Parisiens avaient désormais à portée de main un pamphlet de seize pages, qui offrait un survol bien plus commode des propositions douteuses que n'aurait pu le faire une lecture suivie des sept volumes pesants déjà parus. Cette plaquette rapide à lire, mais lourde de conséquences, devient comme un agent de la subversion [14]. Par un retour cocasse, ce sont les autorités de l'État et de l'Église qui, en voulant attaquer la montée de l'irréligion, incitent à l'interprétation et au scepticisme.

Le poids de l'*Encyclopédie*, signe de son ambition à couvrir le champ déjà immense de la connaissance contemporaine, est en fait allégé par toute une gamme de techniques de présentation. Et qui, chacune, demandent une interprétation de la part du lecteur. L'article « beau », par exemple, qui débute par une série de définitions du Beau tirées de différents philosophes, finit par une déclaration de matérialisme magnifiquement écrite mais, dans le contexte, quelque peu brutale. Car dans un développement inattendu et sinueux, l'article récuse un des arguments principaux de l'existence de Dieu, rebattu alors comme aujourd'hui : la beauté du monde prouverait un créateur divin. C'est surtout dans les deux derniers paragraphes que nous comprenons où Diderot nous mène – à une déclaration sous-entendue mais claire d'athéisme [15]. Malgré les louanges qu'avait reçues cet article, on peut se demander si tout lecteur avait poussé sa lecture jusqu'à la fin, pour en arriver à une conclusion qui met en doute les propos d'ouverture. On peut remarquer en *a parte* que, comme dans plusieurs articles attribués à Diderot, tout se passe comme s'il y avait eu en fait plus d'un rédacteur.

À travers l'*Encyclopédie*, on rencontre des articles curieux, bizarres même, au premier abord. On ne sait pourquoi ils sont là. Un tel article est « Thomasius ». Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'il soit de Diderot, mais c'est le plus vraisemblable [16]. Un inconnu pour nous, ce Thomasius, d'autant plus incognito qu'il descend d'une lignée d'érudits tous du même nom – serait-ce Jacob le père, se demande-t-on, ou Christian le fils dont il s'agit ? Pourquoi Christian Thomasius (car c'est de lui qu'il est question) trouve-t-il place dans l'*Encyclopédie* ? Dans un souci mémoriel de la part de Diderot, peut-être ? Voilà ce qu'insinuent les phrases du début : « Il ne faut pas oublier cet homme parmi les réformateurs de la philosophie et les fondateurs de l'éclectisme renouvelé ». Juriste

14. A. M. Wilson, *Diderot ; sa vie et son œuvre*, *op. cit.*, p. 280.

15. « Le *beau* n'est pas toujours l'ouvrage d'une cause intelligente ; le mouvement établit souvent, soit dans un être considéré solitairement, soit entre plusieurs êtres comparés entre eux, une multitude prodigieuse de rapports surprenants », Diderot, *Œuvres complètes,* éd. Roger Lewinter, Paris, 1969-1973, Club français du Livre, vol. 3, p. 510.

16. Cela a été contesté par Harmut Häusser, « The Thomasius article in the *Encyclopédie* », SVEC, 81, 1971, p. 177-206.

et philosophe, Thomasius a dû quitter Leipzig pour Berlin à cause de ses opinions, calvinistes et non luthériennes. Il a fondé l'université de Halle. Il plaidait contre la torture et la persécution des sorcières. Il cherchait à séparer le pouvoir de l'Église et le pouvoir du trône : afin d'éviter les guerres de religion, il soutenait que c'est au prince de décider de la confession de ses sujets. C'est un système qui demande une soumission apparente et pas mal d'hypocrisie, puisque le for intérieur ne saurait se soumettre au pouvoir princier [17]. Et c'est cela qui compte. Pourtant, si de nos jours, et hors de l'Allemagne, Thomasius est presque ignoré, c'est bien malgré les efforts de l'article de l'*Encyclopédie*, qui s'étend sur dix grosses pages in-folio. À la lecture, on en comprend mieux la longueur [18]. Les sentences de Thomasius ne sont pas sans rapport avec la pensée de Diderot – on voit pourquoi le philosophe, si c'est lui, a pu s'y intéresser, tout académique, poussiéreux même, que le dossier puisse paraître aujourd'hui. Qui plus est, la référence répétée dans l'article à l'usage de la satire dit tout haut que Thomasius sape l'autorité par sa façon d'écrire. Il résisterait à l'occasion aux dogmes intolérants par le genre littéraire qu'il adopte au fil de ses écrits.

Cette pratique de la satire, chez Thomasius et chez Diderot, était une technique familière à la littérature semi-clandestine. Je voudrais dans la section finale de cet essai examiner non les genres, mais les modes d'écrire que Diderot déploie pour nous dé-sécuriser. Et pour terminer, je ferai allusion très brièvement à un moderne, Jacques Derrida, pour tenter de voir si l'on peut parler dans son cas d'une écriture qui ne serait peut-être pas sceptique, mais ironique.

Diderot, relativement jeune, avait proclamé dans ses *Pensées philosophiques* (XXXI) de 1746 : « Ce qu'on n'a jamais mis en question n'a point été prouvé. Ce qu'on n'a point examiné sans prévention n'a jamais été bien examiné. Le scepticisme est donc le premier pas vers la vérité ». Un article de l'*Encyclopédie*, « philosophie pyrrhonienne ou sceptique » de Diderot, tranche moins et intrigue plus. Dans la liste des doctrines attribuées à cette philosophie, dont la source principale est la *Historia philosophiæ* de Brucker (1742 -1744), on apprend : « il n'y a aucun caractère de vrai et de faux ; il n'y a que la pratique ». Jean-Claude Bourdin, dans un très bel article, refuse à Diderot l'épithète univoque de « sceptique » pour distinguer dans les écrits du philosophe « la présence constante et diffuse d'un régime de penser fait de doutes, de repentirs, de retraits de pensée et de désenchantements dans les mêmes pages où se rencontrent des affirmations matérialistes [19] ». On ne peut que tomber d'accord : une page de Diderot est comme un cheminement ; tout en restant fermement matérialiste, il injecte parfois comme un doute là où il laisse errer sa pensée. Tout au début de sa carrière de

17. Ian Hunter, *The Secularisation of the Confessional State : the Political Thought of Christian Thomasius*, Cambridge, CUP, 2007.

18. [À l'Université de Leipzig] « Il s'applique à la lecture des ouvrages de Grotius [et de Pufendorf]. Thomasius se rendit attentif à ces disputes & bientôt il comprit que la théologie & la jurisprudence avoient chacune un coup d'œil sous lequel elles envisageoient un objet commun, qu'il ne falloit point abandonner une science aux prétentions d'une autre, & que le despotisme étoit un caractère très suspect de leur infaillibilité. Dès ce moment, il foula aux pieds l'autorité ; il prit une ferme résolution de ramener tout à l'examen de la raison. [...]. [Christian Thomasius] mourut en 1628 [erreur pour 1728] à Halle, après avoir vécu d'une vie très laborieuse & très troublée. Son penchant à la satyre fut la source principale de ses peines ; il ne se contenta pas d'annoncer aux hommes des vérités qu'ils ignoroient, mais il acheva de révolter leur amour-propre, en les rendant ridicules par leurs erreurs » (fin de l'article « Thomasius » de l'*Encyclopédie*, attribué à Diderot).

19. Jean-Claude Bourdin, « Matérialisme et scepticisme chez Diderot », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, 26, 1999, p. 85-97 ; p. 91.

philosophe, un journaliste, l'Abbé Desfontaines, repère ce talent : « Il a semé dans son livre un grand nombre de propositions incidentes, qui partage trop l'attention. On dirait qu'il n'est pas assez ferme dans les vérités qu'il tient [20] ». C'est là une remarque dont Diderot semble se souvenir au tout début de sa *Satyre Seconde : le Neveu de Rameau*, quand son personnage, Moi, annonce : « mes pensées, ce sont mes catins [21] ». Ces propositions incidentes semblent insuffler à la démarche de la pensée ce qui peut passer pour une espèce de sexualisation. Et une autre tonalité. Dans une annotation à un ouvrage du philosophe hollandais Hemsterhuis [22], Diderot hausse légèrement les épaules – « que dire ? » – devant les contradictions infligées aux philosophes, au *parti philosophique*, comme on disait alors, par la Sorbonne, et qu'ils sont obligés d'endosser. Diderot donne un nom à cette porte de sortie qu'il s'est construite à son usage : « le ton ironique le plus délié que j'aie pu trouver ».

Pour terminer, je voudrais parler de l'ironie comme effet de style en rappelant un trait de la manière d'écrire pratiquée par Jacques Derrida, qu'il partage, me semble-t-il, avec Diderot et qui les relie, je crois, l'une et l'autre, moins au scepticisme lui-même qu'à la tradition des philosophes ironistes, une tradition qui remonte à Socrate, et qui descend en passant par Diderot jusqu'à Derrida. Dans les nécrologies rédigées peu après la mort de celui-ci en 2004, des journaux comme le *New York Times* et *The Economist* l'ont durement critiqué pour son style dit « incompréhensible », son utilisation comme en refrain de phrases bizarres. Par exemple, « Ô mes amis, il n'y a pas d'amis », qui a irrité le *NYT* tout spécialement : échantillon, dit le journaliste, d'un maniérisme derridien inutilement compliqué. Manque de chance, puisqu'il s'agit une citation d'Aristote ! Les choses se compliquent encore, car l'attribution est contestée. Montaigne d'ailleurs, que Derrida pratiquait beaucoup, cite cette plainte ; il n'est donc pas sûr qu'il faille remonter jusqu'aux Grecs. Montaigne a pour ainsi dire créé ce jeu, qui attrape le lecteur en flagrant délit, pour dénoncer un esprit critique hâtif et pour clamer triomphalement que ce n'est pas lui qu'on doit critiquer, mais sa source. Diderot s'adonne aussi à ce jeu : ses *Pensées sur l'interprétation de la nature* ont piégé Frédéric de Prusse, dit *le Grand.* Sa dédicace *Aux jeunes hommes qui se disposent à l'étude de la philosophie naturelle* débute d'une façon quelque peu fracassante. La première phrase, *Jeune homme, prends et lis*, a fait dire au monarque que, comme

20. « Mylord Shaftesbury avait évité un défaut dans lequel est tombé son interprète [Diderot]. Il a semé dans son livre un grand nombre de propositions incidentes, qui partage trop l'attention. On dirait qu'il n'est pas assez ferme dans les vérités qu'il tient. Il me semble avoir autant d'ardeur pour les voluptés de l'esprit que les princes asiatiques pour celles du corps », Abbé Desfontaines, compte rendu de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, une traduction par Diderot de Shaftesbury, *An Inquiry Concerning Virtue and Merit*, cité par Franco Venturi, *La Jeunesse de Diderot*, trad. Juliette Bertrand, Paris, Skira, 1939, p. 68-69.

21. « Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais Royal. C'est moi qu'on voit, toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie. J'abandonne mon esprit à tout son libertinage. Je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit dans l'allée de Foy nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins », Diderot, *Satyre Seconde : Le Neveu de Rameau*, éd. Marian Hobson, Genève, Droz, 2013, p. 3-5.

22. « Et que dire de Voltaire, qui dit avec Locke que la matière peut penser, avec Toland que le monde est éternel, avec Tindal que la liberté est une chimère, et qui admet un Dieu vengeur et rémunérateur ? A-t-il été inconséquent ? Ou a-t-il eu peur du docteur de Sorbonne ? Moi, je me suis sauvé par le ton ironique le plus délié que j'aie pu trouver, les généralités, le laconisme et l'obscurité ». (*Réfutation d'Hemsterhuis*, vers 1774, *Lettre sur l'homme et ses rapports, avec le commentaire inédit de Diderot*, éd. George May, New Haven, Yale University Press et Paris, Presses Universitaires de France, 1964, p. 513).

il n'était plus jeune, il avait arrêté net sa lecture et n'avait pas poussé plus loin. À nouveau, manque de chance : c'est une quasi-citation du *Théétète* de Platon.

Mais l'effet de style que je voudrais esquisser pour clore est plus subtil, me semble-t-il, que ces canulars, si raffinés qu'ils soient. Chez Derrida, comme chez Diderot, il y a une volonté de dérouter le lecteur, de nous décontenancer, sans pourtant nous faire perdre prise. De nous mener vers un ailleurs inattendu et pas toujours maîtrisable.

Il n'est pas facile de traduire Derrida : il s'appuie fortement sur la nature de sa langue, le français. De même, il n'est pas facile de le réduire à des sommaires.

C'est là un effet de style auquel, me semble-t-il, pense Roland Barthes, lorsqu'il parle à propos de Derrida d'une « sorte d'incessante détérioration de notre confort intellectuel[23] ». La langue si particulière, parfois si belle, de Derrida, oppose une résistance au style ambiant de la philosophie, une résistance qui nous pousse à nous adapter à une pensée qui semble nous échapper. Cette injection d'une sourde inquiétude repérée par Barthes nous invite à poser des questions, à être sceptiques d'une manière d'autant plus profonde que par son encouragement à la nuance, par son style même, elle évite de nous appeler à un scepticisme facile.

Bibliographie

Le Antiquità di Ercolano esposte, 1757-1792, Naples, 8 vol.

Barthes, Roland, lettre du 21 mars 1972, *Œuvres complètes*, éd. Éric Marty, Paris, Éditions du Seuil, 1994, vol. 2, p. 141.

Borges, Jorge Luis, *Pierre Menard autor del Quijote*, 1939.

Bourdin, Jean-Claude, « Matérialisme et scepticisme chez Diderot », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, 26, 1999, p. 85-97.

Buffon, Georges Louis Leclerc, comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, Paris, Imprimerie royale, 15 vol., 1749-1767.

Chalmers, Alexander, *The General Biographical Dictionary*, Londres, 1813.

[Chambers, Ephraim], *Cyclopædia or, an universal dictionary of arts and sciences : containing the definitions of the terms, and accounts of the things signify'd thereby, in the several arts, both liberal and mechanical, and the several sciences, human and divine : the figures, kinds, properties, productions, preparations, and uses, of things natural and artificial ; the rise, progress, and state of things ecclesiastical, civil, military, and commercial : with the several systems, sects, opinions, &c ; among philosophers, divines, mathematicians, physicians, antiquaries, criticks, &c.*, Londres, James and John Knapton [and others], 1728.

Chouraqui, André, traduction de la Bible, livre de Daniel : en ligne `http://nachouraqui.tripod.com/id65.htm` (consulté le 20 avril 2018).

Darwin, Charles, et Alfred Russel Wallace, `wikipedia.org.wiki?/On_the_Tendency_of_Species_to_form_Varieties;_and_on_the_Perpet-uation_of_Varieties_andSpecies_by_Natural_Means_of*Selection`, consulté le 2/02/2018.

Diderot, Denis, *Œuvres complètes*, éd. Roger Lewinter, Paris, Club français du Livre, 1969-1973, 13 vol.

Diderot, Denis, *Réfutation d'Hemsterhuis*, vers 1774 ; *Lettre sur l'homme et ses rapports, avec le commentaire inédit de Diderot*, éd. George May, New Haven et Paris, 1964.

Diderot, Denis, *Satyre Seconde : Le Neveu de Rameau*, éd. Marian Hobson, Genève, Droz, 2013.

23. « Une sorte d'incessante détérioration de notre confort intellectuel », Roland Barthes, lettre du 21 mars 1972, dans laquelle il refuse de donner un article pour un numéro spécial *Derrida* des *Lettres françaises* (Barthes, *Œuvres complètes*, édition établie et présentée par Éric Marty, Paris, Éditions du Seuil, 1994, 2 vol., vol. 2, p. 1417).

Diderot, Denis, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une société de gens de lettres,* Paris, 17 vol.,1751-1765.

Hausser, Harmut, « The Thomasius article in the *Encyclopédie* », SVEC, 81, 1971, p. 177-206.

Hunter, Ian, *The Secularisation of the Confessional State : the Political Thought of Christian Thomasius*, Cambridge, CUP, 2007.

James, Susan, *Spinoza on Philosophy, Religion and Politics : the* Theologico-Political treatise, Oxford, Oxford University Press, 2012.

Jewish Encyclopedia, `http://www.jewishencyclopedia.com/articles/10678-mene-mene-tekel-upharsin`.

Miller, Hugh, *The Testimony of the Rocks, or Geology in its bearing in the two theologies, natural and revealed*, Boston, Gould and Lincoln, 1857. En ligne : `http://ww.gutenberg.org/files/28248/28248-h/28248-h.htm` (consulté le 18 février 2018).

Montfaucon, Bernard de, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, Paris, 5 vol., 1719-1724.

Le Pittore antiche d'Ercolano e contorni incise con qualche spiegazione, Naples, 9 vol., 1755-1792.

The Universal Magazine, January, 1785, p. 5.

Venturi, Franco, *La jeunesse de Diderot*, trad. Juliette Bertrand, Paris, Skira, 1939.

Wilson, Arthur McCandless, *Diderot*, New York, Oxford University Press, 1972 ; *Diderot ; sa vie et son œuvre*, trad. Gilles Chahine, Annette Lorenceau, Anne Villelaur, Paris, Robert Laffont, 1985.

Wycliff, John, `https://www.biblestudytools.com/wyc/daniel/5-11.html`